

*René Belletto*

# Coda



**P.O.L**

Extrait de la publication



## Coda

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

L'ENFER, Prix du Livre Inter 1986, Prix Femina 1986  
LOIN DE LYON (*Sonnets*)  
LA MACHINE  
REMARQUES  
LES GRANDES ESPÉRANCES DE CHARLES DICKENS  
RÉGIS MILLE L'ÉVENTREUR  
HISTOIRE D'UNE VIE (*Remarques II*)  
VILLE DE LA PEUR  
CRÉATURE  
MOURIR  
PETIT TRAITÉ DE LA VIE ET DE LA MORT (*Remarques III*)

*Chez d'autres éditeurs*

LE TEMPS MORT, Prix Jean Ray 1974 (*J'ai lu*)  
LES TRAITRES MOTS OU SEPT AVENTURES DE THOMAS  
NYLKAN (*Flammarion*, coll. « Textes »)  
LIVRE D'HISTOIRE (*extraits*) (*Hachette/P.O.L*)  
FILM NOIR (*Hachette/P.O.L*)  
LE REVENANT (*Hachette/P.O.L*)  
SUR LA TERRE COMME AU CIEL, Grand Prix de Littérature  
policière 1983 (*Hachette/P.O.L*)

*Traduction*

LA TRISTE FIN DU PETIT ENFANT HUÎTRE & autres his-  
toires (*The Melancholy Death of Oyster Boy &  
other stories*) de Tim Burton. Traduit de l'améri-  
cain (*Éditions 10/18*)

René Belletto

# Coda

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2005

ISBN : 2-86744-857-3

[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

*Je prends le livre de ses jolies  
mains fines et je regarde.*

René Belletto, *Coda*





## I

Je suis celui à qui nous devons tous d'être immortels, et voici l'histoire qui le prouve irréfutablement.

Le lundi 1<sup>er</sup> août \*\*\*\*, à neuf heures trente, Anna et moi arrivâmes en vue du parc Monceau à Paris. J'amenais ma fille chez ses grands-parents maternels, Maurice et Maureen Michelangeli.

Elle passerait la plus grande partie du mois avec eux.

Les Michelangeli s'étaient toujours beaucoup occupés d'Anna, et plus encore depuis la

disparition de sa mère, un an et demi auparavant.

Je crois qu'à l'époque ils me l'auraient enlevée sans hésiter, s'ils avaient pu.

Ils m'avaient détesté dès le premier instant. En épousant Maria, ne leur avais-je pas volé leur enfant unique – et n'auraient-ils pas souhaité se venger en me volant Anna ?

Ce n'est pas à la légère que je leur attribue d'aussi noires intentions. Je sais avec certitude qu'ils me soupçonnèrent d'être l'assassin de Maria, au point de payer un détective privé pour établir mon emploi du temps la nuit du meurtre.

Car je n'étais pas auprès de Maria cette nuit-là (hélas non, je n'étais pas auprès d'elle !), cette nuit de mars où un inconnu l'avait poursuivie dans les couloirs de la grande maison que nous occupions alors à Versailles et l'avait tuée de plusieurs balles dans le dos, un voleur (divers objets précieux avaient été dérobés par lui), un assassin et un fou, dont on ne retrouva jamais la trace, jamais.

Par chance, Anna dormait chez ses grands-parents.

Il faut croire que le détective ne découvrit rien de suspect me concernant. Il ne me rendit pas la moindre visite et je n'entendis plus parler de lui. Mais j'ai la preuve qu'il mena une enquête.

Les mois passant, je finis par espérer que les Michelangeli avaient chassé de leur esprit leurs abominables soupçons.

Maria écoutait volontiers le chanteur espagnol Juan Valderrama (dont j'ai appris la mort avec tristesse en avril dernier). Dans l'un de ses chants, Valderrama prononce d'une manière délicieuse le prénom « Anna Maria », et Maria m'avait dit pendant sa grossesse qu'elle appellerait bien notre fille Anna, si c'était une fille.

Anna était arrivée, six ans jour pour jour avant le début de cette histoire, belle comme un ange.

Elle avait les cheveux noirs bouclés de sa mère, à qui elle ressemblait tant – à l'exception

des lèvres, qui avaient le dessin des miennes. Je suis sûr que Maurice et Maureen en étaient contrariés. Ils louaient toutes les parties de son visage, sauf les lèvres.

Aimaient-ils Anna ? La question est délicate. Je ne saurais répondre non. Peut-être aimaient-ils surtout leur fille en elle. Mais leur attitude était affectueuse, ils ne cherchèrent jamais à la monter contre moi, et Anna, privée de mère, se plaisait en la compagnie de Maureen.

Nous devions rentrer le 31 juillet, mais Anna avait préféré rouler de nuit, dormir dans la voiture, une vraie fête pour elle. J'avais donc prévenu les Michelangeli, et nous avions quitté l'hôtel Brunnen à la nuit tombante.

Nous avons fait d'une traite le voyage de Cologne à Paris.

À minuit, je l'avais réveillée pour un premier baiser de bon anniversaire, à la seconde où le temps basculait dans la journée du 1<sup>er</sup> août.

À huit heures, Paris atteint sans encombre, nous étions rue Mademoiselle, où nous préparâmes ses valises.

Anna en avait profité pour remettre en marche notre mouvement perpétuel, quatre boules à placer sur la roue dentée.

Ses valises furent emplies.

Je savais les Michelangeli impatients de garder Anna. J'avais promis de la leur confier dès le 1<sup>er</sup>, après notre escapade à Cologne.

Le 5, ils l'emmenaient pour une vingtaine de jours à Saint-Haynaut-le-Haut, petite station thermale proche de Clermond-Ferrand. Maurice et Maureen avaient souffert de la même maladie de reins quelques années auparavant. Ils étaient guéris, mais ils continuaient d'aller chaque été boire les eaux de Saint-Haynaut, sur les conseils de leur médecin, et parce qu'ils s'étaient attachés au joli village, au Massif central et à ses volcans.

Maria, qui faisait autorité dans son domaine, participait souvent à des colloques et à

des conférences à l'étranger. Dix mois après notre mariage (elle était alors enceinte de sept mois), je l'avais accompagnée à Cologne, et j'avais été impressionné par les proportions gigantesques de la cathédrale.

Anna aussi s'était extasiée devant la hauteur des tours. Elle avait tendu le bras vers le ciel en me regardant, comme pour se faire confirmer qu'elles s'élevaient bien à une telle hauteur. (Quelle grâce et quelle vie dans son geste, et dans son pur sourire de déesse découvrant notre planète!)

Pour la dernière semaine d'août, nous avions prévu de petites vacances à Morón de la Frontera, ville d'Andalousie où était née Maria, tout à fait par hasard : avant de se retirer des affaires, les Michelangeli étaient de perpétuels voyageurs, et ils se trouvaient à Morón de la Frontera lorsque l'accouchement, qu'ils n'attendaient pas si tôt, eut lieu.

Anna tenait à ce séjour en Espagne. Elle s'en réjouissait d'avance.

Elle aimait écouter « Juanito » Valderrama, dont le chant avait bercé son enfance.

Elle n'était pas devenue une fillette fragile et sombre devant qui on évitait de parler de sa mère. La manière apparemment sereine dont elle vivait avec l'horrible souvenir demeurait pour moi un mystère.





## II

L'avenue Marguerite est une voie privée d'une centaine de mètres qui relie le boulevard Malesherbes au parc Monceau. Les hauts arbres qui la bordent donnent l'illusion qu'elle fait partie du parc, alors qu'elle en est séparée au fond par une grille infranchissable.

À neuf heures trente-cinq, je garai ma longue Maxima Phénix noire (assurément le plus beau modèle sorti des usines Phénix) devant le numéro 9.

La maison des Michelangeli, la dernière de l'avenue à gauche, était une vaste construction de style néogothique, remarquable par ses tours d'angle et par le nombre des lucarnes-pignons de

la toiture. On entrait par l'avenue, mais la façade principale avait accès sur le parc, de sorte qu'à l'intérieur on se croyait plus dans un château perdu en pleine forêt qu'au cœur de la grande ville.

Issus de familles aisées, déjà riches au moment de leur mariage, Maurice et Maureen, ayant hérité par la suite d'une entreprise agro-alimentaire d'importance internationale dont ils s'étaient révélés bons gestionnaires, avaient encore amassé des fortunes. L'âge venant, ils s'étaient lassés de parcourir le monde. Ils menaient désormais une vie casanière et ne quittaient guère Paris, sauf pour leurs vacances annuelles à Saint-Haynaut.

Lorima caressa la joue d'Anna :

– Tu as l'air fatiguée, ma chérie !

Lorima, les cheveux blancs malgré son âge, était au service des Michelangeli depuis six ans et vivait chez eux.

– C'est la nuit dans la voiture, dis-je.  
Après la sieste, il n'y paraîtra plus...

Lorima sourit. La profondeur du sommeil d'Anna pendant ses siestes était célèbre.

Anna reçut de nombreux cadeaux d'anniversaire de ses grands-parents. Lorima elle-même lui offrit un petit agneau en métal très bien imité. Mais rien ne la réjouit autant que la montre hors de prix que je lui avais passée au poignet la veille au soir, dans une auberge des environs de Cologne où nous avions dîné. Elle l'admirait sans cesse, et la faisait admirer.

D'un repas commun avec les Michelangeli pour fêter les six ans d'Anna, il n'avait pas été question. Voilà qui donne une idée de nos rapports.

Je pris congé peu après.

J'embrassai ma *gente et belle damoiselle* Anna et j'allai à mon rendez-vous de onze heures trente avec le docteur Mateau.

Hervé Mateau, médecin généraliste, avait exercé longtemps rue Notre-Dame, dans mon quartier, puis avait déménagé rue de Lourmel pour se rapprocher de sa nouvelle compagne, qui habitait rue du Théâtre.

Il avait mes résultats de laboratoire. Le taux d'hémoglobine était toujours trop faible, tandis que le reste de l'examen sanguin, là gisait le mystère, était normal. Cette fois, Mateau préféra que je consulte un hématologue de ses amis, le docteur Luis Moreno, qui pratiquerait un myélogramme. Il l'appela sur-le-champ. Moreno proposa le jeudi 4 août à quinze heures. Il me transpercerait le sternum avec une aiguille et prélèverait quelques parcelles de moelle osseuse qui seraient ensuite analysées. Simple précaution, me dit Mateau. Mais je n'étais pas inquiet, je ne me sentais pas malade.

Coïncidence, Luis Moreno était le fils de Luis Moreno, le célèbre hématologue lyonnais, qui, avec l'aide du docteur Suig, de la clinique Suig, avait sauvé la vie de ma cousine Michèle, la fille de mon oncle Manuel. En une nuit, Suig et Moreno avaient eu raison du microbe qui s'acharnait sur ma cousine alors enfant.

À douze heures trente, je déjeunai tristement de trois lourdes crêpes dans un restaurant de

Achevé d'imprimer en février 2005  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.  
à Lonrai (Orne)  
N° d'éditeur : 1896  
N° d'imprimeur : 05-0450  
Dépôt légal : mars 2005  
*Imprimé en France*



René Belletto  
**Coda**

Cette édition électronique du livre  
*Coda* de René Belletto  
a été réalisée le 28 juin 2010 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer  
en février 2006 (ISBN : 9782846820677)  
Code Sodis : N44620 - ISBN : 9782818005590